

mathématiques et religion, sont jetées pêle-mêle suivant le hasard des initiales. « L'édifice de la science fut ainsi détruit, brisé, mis en poussière; l'âge de Bacon et de Descartes avait trouvé et proclamé la méthode, celui des encyclopédistes devait la dédaigner et la proscrire. » (DEMOGÈTE.)

Les écrivains honnêtes s'étant bientôt retirés, on prit de toute main pour achever cet ouvrage, que d'Alembert comparait à un habit d'arlequin, « où il y a, disait-il, quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. » — L'*Encyclopédie* aujourd'hui est complètement inconnue du public.

V^e ÉPOQUE : DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

La littérature française, au commencement du xix^e siècle, était dans une véritable décadence. « Le philosophisme et les excès révolutionnaires d'un côté, de l'autre le despotisme impérial armé d'une rigoureuse censure, avaient tari dans les âmes la source de toute noble inspiration. » Mais la Restauration vit paraître une nouvelle pléiade de poètes et d'écrivains qui tentèrent de rajeunir la littérature en la faisant sortir des voies étroites et sans cesse battues de l'imitation classique. Dans ce dessein, ils proclamèrent la liberté absolue, rendirent l'art indépendant de toute contrainte, — ne conservant d'autre règle que la *loi d'ensemble*, — remplacèrent les fables antiques par l'histoire nationale et le merveilleux chrétien, dont le *Génie du christianisme* et les *Martyrs* de Chateaubriand avaient dévoilé les inépuisables richesses. Comme ils préconisaient l'imitation du moyen âge, « l'âge d'or de la foi et de l'héroïsme chevaleresque, » on les appela les *romantiques*, pour les distinguer de leurs adversaires, les *classiques*.

L'école romantique se signala d'abord par des travaux remarquables, en prose et en vers. Malheureusement cette école est loin d'avoir tenu toutes ses promesses. En substituant la *réalité* au *beau idéal* poursuivi par les classiques, en donnant le pas à l'*imagination* sur la *raison*, arbitre suprême du goût et des convenances, les *romantiques* sont tombés dans tous les excès; ils ont produit les œuvres les plus difformes, et sont descendus aux dernières limites du réalisme le plus abject. Bref, cette magnifique unité de la première partie de notre siècle et cet élan vers des conquêtes entrevues ont été brisées; d'où le désordre et la confusion de l'heure présente.

POÉSIE

Les poètes du XIX^e siècle s'inspirent de préférence des institutions et des mœurs nationales, des joies, des tristesses, des mille émotions qui font vibrer nos âmes.

La *poésie lyrique* et l'*élégie* acquièrent une grande importance et prennent un nouveau caractère; d'abstraites, elles deviennent personnelles, passionnées, rêveuses. Le *théâtre* émancipé s'affranchit de la règle des trois unités, et le drame bourgeois y détrône l'antique tragédie.

On doit regretter que les auteurs contemporains aient fait si souvent du drame une école de grossièreté et d'immoralité, en se plaisant dans la peinture d'un monde bas de fripons et de dégradés. — Que Chateaubriand avait raison de dire au jeune Ozanam : « Je vous conjure de ne jamais aller au théâtre; vous n'y gagneriez rien et vous y perdriez beaucoup ! »

PRINCIPAUX POÈTES DU XIX^e SIÈCLE

François Andrieux (1759-1833), né à Strasbourg, se fit connaître dès l'âge de vingt-trois ans par de petites comédies : *Anaximandre*, les *Étourdis*, etc., qui eurent du succès. Il a aussi composé des *fables* et des *contes*. Citons le *Meunier du moulin Sans-souci* et la *Promenade de Fénelon*.

Rouget de Lisle (1768-1836), né à Lons-le-Saulnier, auteur de la *Marseillaise*, paroles et musique, et de quelques chants français. Emprisonné pendant la Terreur, il ne dut son salut qu'à l'événement du 9 thermidor.

Viennet (1777-1868), né à Béziers, a beaucoup écrit en prose et en vers; mais sa réputation littéraire est fondée aujourd'hui sur deux excellents volumes de *Fables*, qu'il fit paraître en 1843 et en 1851.

Jean - Pierre Béranger (1780-1857), né à Paris, successivement garçon d'auberge, ouvrier typographe et commis de banque, s'instruisit seul dans une imprimerie à Péronne, et y

prit le goût de la poésie. Après avoir essayé de l'épopée, de l'idylle, du dithyrambe, il s'arrêta définitivement à la *chanson*, qui était plus conforme à son talent naturel, talent dont il a fait un si mauvais usage. « Poète par inspiration, mais versificateur médiocre, il ne cherchait pas les purs triomphes du goût et de l'art; mais il s'adressait aux instincts de toute nature qui fermentent au fond des cœurs, et tantôt bachique, toujours irréligieux, trop souvent obscène, il était sûr de soulever autour de lui, soit un rire grossier, soit des ressentiments politiques, soit des souvenirs chers au pays. » — A la fin de sa vie, le trop célèbre chansonnier se reconnut coupable; il demanda pardon à Dieu et mourut dans les sentiments du plus vif repentir.

Charles-Hubert Millevoye (1782-1816), né à Abbeville, a laissé quelques belles *élégies* : le *Poète mourant*, la *Chute des feuilles*, *Priez pour moi*.

M^{me} Desbordes - Valmore (1786-1859), née à Douai, a publié des *fables*, des *élégies*, des *romances*, des *contes* en vers pour les enfants, à qui elle parle sentiment et piété.

Alexandre Guiraud (1788-1847), né à Limoux, poète et prosateur distingué, auteur d'une tragédie des *Machabées* qui fut applaudie, des *Poèmes et Chants élégiaques*, parmi lesquels on distingue le *Petit Savoyard*, et d'une *Philosophie de l'histoire*.

Alexandre Soumet (1788-1845), né à Castelnaudary, a composé des pièces dramatiques, *Clytemnestre*, *Saül*, des *élégies* et des poèmes, parmi lesquels on doit citer *Jeanne d'Arc* et la *Divine Épopée*, dont le sujet est la rédemption des damnés par une nouvelle mort de Jésus-Christ dans les enfers, — ce qui est contraire au dogme de l'éternité des peines.

LAMARTINE (1790-1869).

Alphonse de Lamartine, né à Saint-Point, près de Mâcon, est le plus grand poète lyrique de notre siècle, et peut-être de tous les siècles. Ses dispositions précoces pour la poésie furent cultivées avec soin, d'abord par sa mère, qui lui apprit à lire dans

les psaumes de David, puis par les jésuites de Bellay, où il termina ses études. Au retour de ses voyages en Italie, en 1814, il entra dans les gardes du corps. Les Cent-Jours le rendirent à la poésie. Il visita la Savoie et les Alpes, et publia ses premiers vers : les *Méditations* (1820).

Lamartine a dit lui-même : « J'étais le poète que le public attendait. » Il parut, en effet, à une époque où les doctrines spiritualistes reprenaient le gouvernement des âmes, où la foi rentrait dans les cœurs, où l'amour de la nature, le goût de la rêverie, la sympathie pour les douleurs humaines, demandaient un interprète. Il fut successivement attaché d'ambassade à Naples, à Londres, à Florence, publia les *Nouvelles Méditations* (1823); enfin, en 1832, il partit pour l'Orient. Rentré en 1835, il s'occupa de politique, siégea à la chambre des députés, et y prononça des discours très hostiles au gouvernement de Louis-Philippe.

Œuvres. — Les plus belles œuvres de Lamartine sont les *Méditations poétiques* (1820-23) et les *Harmonies poétiques et religieuses* (1830). — Il a composé en outre, mais au détriment de sa gloire, le poème de *Jocelyn*, l'épopée fantastique de la *Chute d'un Ange*, et, en prose, le *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins* (1847), l'*Histoire de la révolution de 1848*, les *Souvenirs et portraits*, etc.

Appréciation générale. — Les *Méditations poétiques* obtinrent un succès immense. « Leur grand charme consistait dans l'accent de vérité qu'on n'y pouvait méconnaître, dans ce son de voix qui va au cœur parce qu'il vient du cœur. En même temps cette sympathique parole exprimait les vérités dont la société sentait le plus vif besoin; elle proclamait, sans parler au nom d'une Église, la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme. »

(DEMOGEOT.)

Avec les *Harmonies*, Lamartine semble avoir atteint à l'apogée de son talent. A partir de cette date, il se laisse séduire par de tristes théories et méconnaît sa religion comme son talent.

Le poème romanesque de *Jocelyn* donne une fausse idée du prêtre catholique; celui de la *Chute d'un Ange* est un « rêve malheureux d'une imagination qui s'égare. Au poète comme à

la mer, Dieu avait dit : *Tu n'iras pas plus loin*. Lamartine, avide de célébrité, se met à dédaigner cette muse divine qui avait fait sa gloire pour se lancer dans la carrière périlleuse de la politique, où il devait trouver tant de mécomptes ».

(A. BOUGEAULT.)

Passons sous silence l'*Histoire des Girondins*, puisque plus tard, désabusé et repentant, il « conjure les lecteurs de la déchirer eux-mêmes, comme il la déchire devant Dieu et devant la postérité ».

Choix. — L'*Isolement* (Médit. poét.), — le *Tombeau d'une mère* (Harm.), — le *Crucifix* (Nouv. méd.), — l'*Immortalité* (Méd. poét.), — le *Chrétien mourant* (id.), — la *Prière* (id.), — *Bonaparte* (Nouv. méd.), l'*Hymne de l'enfant à son réveil* (Harm.), — l'*Infini dans les cieux* (id.), — *Milly ou la terre natale* (id.), — l'*Hymne au Christ*, etc.

Remarques générales. — Malgré ses imperfections et ses erreurs, Lamartine restera toujours l'auteur inimitable des *Méditations* et des *Harmonies*. « Là, du moins, le doute religieux ou la passion terrestre ne font qu'effleurer son âme, comme pour en faire jaillir avec plus de force l'hymne de la foi et de l'amour... Il a ses défauts sans doute, car il procède directement de Chateaubriand; comme lui et plus que lui, il s'abandonne à la rêverie, il s'arrête à des idées vagues et incomplètes, il prodigue les images indéfinies et sensuelles, toutes choses dont abuseront ses imitateurs; mais il a eu la gloire de faire, dans la poésie, la révolution que Chateaubriand avait commencée dans la littérature : il en a banni les sentiments et les images du paganisme. « Je suis le premier, dit-il dans la préface des *Méditations*, qui aie fait descendre la poésie du Parnasse et qui aie donné à ce qu'on nomme la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature... *Je chantais*, dit-il ailleurs :

« Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,

Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,

Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier; chanter : voilà toute ma vie... »

Lamartine chanta, effectivement, toute sa vie; et toujours il fut poète, dans sa prose comme dans ses vers.

Eugène Scribe (1791-1861), né à Paris, a composé pour le théâtre de nombreuses pièces en prose et en vers. Citons parmi ses vaudevilles : *Une nuit de la garde nationale* et le *Solliciteur* ; parmi ses comédies, l'*Ambition* ; parmi ses opéras, les *Huguenots*, le *Prophète*, la *Muette de Portici*, *Robert le Diable*, la *Juive*. — Scribe ne s'inquiète ni de l'histoire ni de l'in vraisemblance, il ne songe qu'à amuser sans faire réfléchir.

Casimir Delavigne (1793-1843), né au Havre, était un poète de talent. A la chute de Napoléon, il se fit l'écho de l'opinion publique, et chanta les malheurs de la patrie dans des élégies intitulées *les Messéniennes* (Bataille de Waterloo, Dévastation du Musée, Mort de Jeanne d'Arc, etc.). Au théâtre, ses tragédies : les *Vêpres siciliennes*, les *Enfants d'Édouard*, *Louis XI*, et ses comédies : *l'École des vieillards*, la *Popularité*, *Don Juan d'Autriche*, etc., eurent du succès, malgré leur peu de vigueur et d'originalité.

« Delavigne a été loué outre mesure par ses contemporains ; sa popularité fut surtout une popularité politique. Les grands écrivains qui s'élevèrent après lui ont effacé cette réputation exagérée. Mais il occupe encore et gardera parmi les poètes secondaires un rang distingué. Persévérant et consciencieux, amoureux du travail et de la correction, il avait pour doctrine de penser juste, de peindre vivement et d'écrire avec pureté. »

(FRÉD. GODEFROY.)

Jean Reboul (1796-1864), né à Nîmes, poète distingué, auteur des *Nouvelles poésies*, des *Traditionnelles*, etc. Son admirable élégie *l'Ange et l'Enfant* lui fit une réputation universelle, et lui valut la dédicace d'une ode de Lamartine : *le Génie dans l'Obscurité*. — On sait que Reboul était boulanger.

M^{me} **Amable Tastu** (1796-1885) a composé des *odes*, des *élégies*, des *idylles*, des *contes* et de nombreux ouvrages pour l'éducation de la jeunesse. — L'inspiration de ses poésies est puisée dans la religion, la famille, la patrie.

VIGNY (1799-1863).

Alfred de Vigny, né à Loches, d'une très ancienne famille, entra de bonne heure dans la carrière militaire et servit quatorze ans. Lassé de la vie de garnison et déjà connu dans le monde des lettres, il donna sa démission en 1828, et passa le reste de ses jours dans la solitude désolée que sa misanthropie lui avait faite. La religion vint du moins calmer, à sa dernière heure, les cruelles angoisses de son âme.

Œuvres. — Cet écrivain a laissé : les *Poèmes antiques et modernes*, dont *Eloa* ou la *Sœur des anges*, *Moïse*, le *Déluge*, le *Trappiste*, la *Neige*, la *Mort du loup*, le *Cor*, etc., sont les morceaux les plus célèbres ; des drames : *Othello* (trad. de Shak.), la *Maréchale d'Ancre* (1830), *Chatterton* (1835) ; des romans : *Cinq-Mars* (1826), *Servitude et Grandeur militaires* (1835). Le recueil de poésies, *les Destinées*, ne parut qu'après sa mort.

Appréciation générale. — De Vigny est un poète fin et délicat, sobre et vigoureux, quelquefois amer, toujours mélancolique : « Une tristesse native, poignante, inguérissable, déborde de tous ses sujets et sur tous ses tableaux ; toutes ses inspirations ont quelque chose de fatidique, et tous ses dénouements sont des catastrophes. »

(FRÉD. GODEFROY.)

HUGO (1802-1885).

Victor Hugo, né à Besançon, suivit d'abord son père, devenu colonel, en Italie et en Espagne, et passa une année au collège des nobles à Madrid (1811). De retour à Paris avec sa mère, séparée, à cette époque, du colonel, il s'éleva tout seul, lut beaucoup, au hasard, s'occupa de poésie et de mathématiques, et se fit connaître, à quinze ans, par une pièce de vers sur les *Avantages de l'étude* (1817). Ce premier essai fut suivi de la *Statue d'Henri IV* et de *Moïse sur le Nil* (1820). Dès lors, il abandonna les mathématiques et publia, en 1822, les *Odes et Ballades*, sortes de *Messéniennes* royalistes qui lui valurent une pension de 2000 francs de Louis XVIII. Élu, en 1848, à l'Assemblée constituante, il vota constamment avec la droite ; à l'Assemblée lé-

gislative, au contraire, il se rallia au groupe socialiste. Le coup d'État du 2 décembre l'obligea de passer à l'étranger, d'où il ne consentit à revenir qu'après la chute de l'empire.

Jusqu'à vingt-cinq ans (1827), celui que Chateaubriand avait salué du nom d'« enfant sublime » demeura fidèle à la forme classique et à l'influence religieuse. Depuis, il s'est égaré dans le romantisme et le scepticisme, et ces errements malheureux, joints à la haine et à l'orgueil, ont fini par détruire ou, tout au moins, par abaisser son merveilleux talent de poète.

Œuvres. — Les œuvres littéraires de Victor Hugo sont nombreuses; nombreuses sont aussi les belles pages qu'elles renferment; mais, dans cette prodigieuse quantité d'écrits, en prose ou en vers, il n'y en a presque pas un que l'on puisse louer sans réserve. Citons cependant: les *Odes et Ballades* (1822-27), les *Orientales* (1829), les *Feuilles d'automne* (1831), les *Chants du crépuscule* (1835), les *Voix intérieures* (1837), les *Rayons et les Ombres* (1840), où se trouvent force morceaux « dont la pensée et le style offrent, malgré certaines inégalités et certaines taches, tout ce qu'il y a de plus original, de plus élevé, de plus poétique, et souvent de plus chrétien »; les romans de *Notre-Dame de Paris* (1831), des *Misérables* (1862), des *Travailleurs de la mer* (1866), ouvrages malsains et dangereux; les drames de *Cromwell* (1827), précédé d'une sorte de programme de l'école romantique; d'*Hernani* (1830), inspiré par la révolution de 1830; de *Marie Tudor*, de *Ruy-Blas* (1838), des *Burgraves* (1843), etc., drames bizarres, pour ne rien dire de plus, qui tombèrent tous en naissant, malgré les efforts du parti; les satires: les *Châtiments* (1853), et l'*Année terrible* (1872); enfin, le poème de la *Légende des siècles*, où il s'est proposé, comme il le dit lui-même, « d'exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; de la peindre successivement et simultanément sous tous les aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière (!) » Tout ce que l'on peut dire de cette prétentieuse épopée, c'est qu'elle est l'œuvre « d'un grand poète chez lequel le bon sens et la droiture ont fait complètement naufrage, et dont l'imagination seule a gardé de la puissance ».

Choix. — *Moïse sur le Nil*, — la *Vendée*, — l'*Antéchrist* (Odes), — *Jéhovah* (id.), — *Pour les Pauvres* (Feuil. d'aut.), — *La Prière pour tous* (id.), — *Mazeppa* (Orientales), — *Funérailles de Louis XVIII* (Odes), — le *Sacre de Charles X* (id.), — la *Conscience* (Lég. des siècles), — *Ruth et Booz* (id.), — les *Pauvres gens* (id.), — *Dieu est toujours là* (Voix int.), — *Lorsque l'enfant paraît*, — la *Mère de l'enfant mort*, — la *Vie aux champs*, — le *Roi de Rome*, le *Petit Paul*; et en général toutes les pièces inspirées pour les enfants.

Remarques générales. — Victor Hugo est un écrivain original, un grand lyrique et presque notre seul poète épique. Mais, dans le drame, ses défauts égalent ses qualités: « Nos grands tragiques se plaisaient à nous faire voir la vertu récompensée et le vice puni. Lui, au contraire, prend à tâche de réhabiliter les monstres, en leur prêtant pour un instant une généreuse passion. Comme l'a dit M^{me} de Girardin: « Il montre l'homme dégradé par toutes les passions mauvaises, par toutes les misères, par toutes les humiliations, par le vice, par la difformité; séduit à son tour une heure par le bien, luttant contre un passé horrible qu'il abjure, aspirant vers le beau, comprenant les délicatesses les plus exquises, mais abruti, mais dégradé, retombant bientôt dans son abjection première malgré ses efforts courageux, parce que sa pensée est à jamais flétrie, parce qu'une éducation, pour ainsi dire, malsaine a gangrené son cœur. » Cette manière de concevoir le drame n'est ni vraie ni morale. D'ailleurs Victor Hugo, trop appliqué à flatter les passions populaires, ne perd jamais l'occasion de flétrir le prêtre, d'avilir la royauté, de dégrader la noblesse.

« Le poète affiche une fidélité scrupuleuse à la vérité historique, et fait un grand étalage d'érudition. Il n'en est pas moins vrai de dire qu'il fausse l'histoire, en ne montrant qu'un coin du tableau, en forçant les traits et les couleurs... Il fait sans cesse dans ses drames la satire du passé, il travestit les hommes et rabaisse les institutions. »

(BLANLŒIL.)

Pour lire Victor Hugo, « ce sempiternel recommenceur, » comme on l'a justement appelé, un courage ordinaire ne suffit pas. On est arrêté à chaque page, presque à chaque ligne, par des comparaisons énigmatiques, des alliances de mots inconciliables, des images inattendues dont le sens n'est pas facile à démêler; on est fatigué par les intempérances de style, les di-

gressions oiseuses, les théories absurdes; on est dégoûté surtout par les calomnies, les immoralités, les blasphèmes extravagants qui fourmillent dans ses productions. « Ses personnages ne sont ni dans la réalité, ni dans la vie, ni dans la proportion de l'homme; ils sont toujours au-dessus ou au delà de l'humanité, quelquefois au rebours, pour ne pas dire à l'envers... »

« Il a aimé la gloire jusqu'à croire que la popularité pouvait y ajouter quelque chose, jusqu'à ne jamais pardonner à qui-conque ne reconnaissait pas la sienne et se permettait de la discuter... Il a répudié la monarchie et le catholicisme parce que, dans ces deux formes sociale et religieuse de l'État, il aurait toujours eu inévitablement quelqu'un au-dessus de lui. Il eût accepté la monarchie s'il avait pu arriver à être roi; il eût persévéré dans le catholicisme, s'il avait pu arriver à être pape, à réunir en lui le pape et l'empereur... »

(AL. DUMAS, *Disc. acad.*)

« La critique, dit M. Bougeault, n'a jamais eu de prise sur Victor Hugo : il se croyait infailible, tant son génie lui inspirait de confiance en lui-même. Avec de telles dispositions on gâte les plus belles qualités et l'on érige ses systèmes en défauts au lieu de s'en corriger : on prend l'enflure pour la grandeur, on se croit vrai parce qu'on est violent; on oublie qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule. »

Auguste Barbier (1805-1882), né à Paris, poète satirique, a publié des *lambes* : la *Curée*, l'*Idole*, etc.; les *Chants civils et religieux*, etc. — Juvénal ne fut ni plus violent ni plus audacieux.

Auguste Brizeux (1806-1858), né à Lorient, poète élégiaque, auteur du poème des *Bretons*, des *Histoires poétiques* et d'une traduction en prose de la *Divine Comédie*. — « Épurer les cœurs et consoler les âmes, disait-il, c'est là toute ma poétique. »

MUSSET (1810-1857).

Alfred de Musset, né à Paris, le plus fantaisiste de tous les romantiques, a signalé sa courte existence par des *Contes*, des *Nouvelles* en prose, des *élégies*, des *poèmes*, des *comédies*, des *proverbes*, qui ne manquent pas d'originalité, mais où le scepti-

cisme le dispute au dévergondage le plus ignoble. Il s'est fait justice à lui-même, quand il a dit :

... Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier constamment reconnaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi ;
Un seul !... Je le méprise. Et cet être, c'est moi !

Musset ne fut jamais plus poète que dans les rares circonstances où il écouta les sentiments honnêtes du cœur, comme le prouvent l'*Esprit en Dieu*, l'*Âme immortelle*, la *Nuit de décembre*.

Victor de Laprade (1812-1883), né à Montbrison, poète et littérateur distingué. Il publia successivement les *Odes et Poésies*, les *Poèmes évangéliques*, les *Symphonies*, les *Idylles héroïques*, *Pernette*, *Harmodius* (tragédie antique), et des études en prose : *Questions d'art et de morale, du Sentiment de la nature avant le christianisme et chez les modernes*.

« Laprade, dit F. Coppée, eut la modestie de l'esprit et la fierté du cœur. » Ce fut un véritable chevalier chrétien, « prêt à mourir plutôt que de s'abaisser à une vilénie, donnant sa vie à Dieu, à l'Église, à la France. » (J. CONDAMIN.)

Joseph Autran (1813-1877), né à Marseille, auteur des *Poèmes de la mer*, *Laboureurs et Soldats*, la *Vie rurale*, etc.

François Ponsard (1814-1867), né à Vienne (Isère), avocat-poète, donna au théâtre : *Lucrèce*, *Agnès de Méranie*, *Charlotte Corday*, l'*Honneur et l'Argent*, la *Bourse*, etc.

Eugène Labiche (1815-1888), né à Paris, auteur dramatique, a composé des comédies, des vaudevilles et des opéras-comiques pleins de verve et de gaieté. Citons entre autres : le *Voyage de M. Perrichon*, la *Cagnotte*, la *Grammaire*. — On lui reproche de descendre parfois jusqu'à la plaisanterie de mauvais aloi.

Alexandre Dumas (1824), né à Paris, fils du romancier de ce nom (v. ci-après, p. 234), est un dramaturge habile, mais peu moral, malgré son dessein de moraliser. Le *Demi-monde* est une de ses pièces les plus originales.

Henri de Bornier, né en 1825, a composé plusieurs pièces et poèmes lyriques pleins de grâce et de fraîcheur : *Premières feuilles*, la *Sœur de Charité*, et un drame remarquable, la *Fille de Roland* (1875).

François Coppée (1842), né à Paris, a déjà publié plusieurs petits drames, le *Passant*, *Fais ce que dois*, le *Luthier de Crémone*, etc., et divers recueils de poésies, où l'on distingue : le *Reliquaire*, la *Veillée*, le *Naufrage*, l'*Épave*, la *Grève des Forgerons*. — Coppée tombe parfois dans le réalisme, et la note générale de ses écrits n'est pas toujours assez pure ni assez chrétienne.

Paul Déroulède (1846), né à Paris, auteur des *Chants du soldat*, des *Marches et sonneries*, etc., et d'un drame : l'*Hetman*, qui eurent du succès.

PROSE

Tandis que, « de nouveau, l'idéalisme, le sentiment, le goût, tendent à disparaître des œuvres d'imagination; que le réalisme en toutes choses, les misérables vulgarités de l'existence, s'exposent en pleine lumière; » que le roman prend une importance exagérée, la *science historique*, au contraire, — grâce à l'étude consciencieuse du passé, — a été complètement renouvelée dans notre siècle. Mais nos écrivains « n'ont pu tous se dégager entièrement de l'esprit de système. Les opinions personnelles ont pu ainsi faire tort à la vérité, surtout dans les ouvrages relatifs aux événements récents, à la révolution française. »

(A. BOUGEAULT.)

L'éloquence est rajeunie. La *critique littéraire* elle-même se transforme et juge les écrivains avec plus de talent et d'impartialité.

PRINCIPAUX PROSATEURS DU XIX^e SIÈCLE

Joseph de Maistre (1753-1821), né à Chambéry, d'une famille française, est un de nos plus célèbres écrivains du commencement de ce siècle. Il a consacré son génie à combattre la phi-

losophie moderne et à défendre la vérité. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Considérations sur la France* (1795), *du Pape*, *Soirées de Saint-Petersbourg* (1821), *de l'Église gallicane*, etc.

Joseph Joubert (1754-1824), né à Montignac (Dordogne), écrivain et moraliste distingué, qui, après s'être lié avec Marmontel, la Harpe, d'Alembert, Diderot, et avoir ressenti comme toute sa génération les atteintes du scepticisme, en sortit bien vite et chercha par tous les moyens et en toutes choses le vrai, le beau, le juste, ne gardant de son commerce avec les libres penseurs du XVIII^e siècle « que ce qui pouvait étendre et perfectionner son goût littéraire et sa conception de l'art ».

Ses *Lettres* se distinguent par la grâce et la sensibilité; ses *Critiques littéraires*, par une exquise délicatesse; ses *Pensées et Maximes*, par la force et la justesse d'observation. « Nul livre, a dit Sainte-Beuve en parlant des *Pensées*, ne couronnait mieux cette série française ouverte aux *Maximes* de la Rochefoucauld, continuée par Pascal, la Bruyère, Vauvenargues, et qui se rejoint par cent retours à Montaigne. »

Louis-Gabriel vicomte de Bonald (1754-1840), né à Milhau, partage avec J. de Maistre et Chateaubriand la gloire d'avoir inauguré en France la réaction catholique contre le philosophisme du XVIII^e siècle. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, *Législation primitive* (1802), qui est comme l'antithèse du *Contrat social* de J.-J. Rousseau.

Pierre Royer-Collard (1763-1845), né à Sommepeuis (Marne), homme d'État et philosophe. Président de la chambre des députés de 1828 à 1830, il se distingua par sa modération, son éloquence et sa dialectique puissante. Il a laissé des *Discours politiques* et des *Fragments philosophiques*.

Xavier de Maistre (1764-1852), né à Chambéry, frère cadet de Joseph de Maistre, s'est acquis une grande célébrité par de petits ouvrages qui se distinguent par une sensibilité délicate et l'élégance du style. Ce sont : le *Voyage autour de ma chambre*, le *Lépreux de la cité d'Aoste*, les *Prisonniers du Caucase*, la *Jeune Sibérienne*.